

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 45

Artikel: Une dame et son chien
Autor: C.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

LE « CONTEUR VAUDOIS »

Le « Conte », ce journal qui n'est jamais comme 1.
Ne coûte que trois francs, si l'on s'abonne à 2.
Pas méchant, ni sceptique, ou mesquin, ou et 3.
Il a montré souvent de l'esprit comme 4.
Il ne vous parle pas de meurtres, de lar 5.
De financiers véreux, de malfaiteurs oc 6.
De faillis, de banquiers emportant la cass 7.
On le lit en famille, ayant bien fermé l'h 8.
Car il est attachant, amusant, toujours 9.
Et quand on le possède, on a le para 10!
Sami.



ON TOT FIN BAMBANARD

(Patois de La Forclaz).

ME n'onclio Aldophe étai bambanard (*scieur de long*) ; é rave apprâcé cé metchi avoué dé Valdoustans qu'avont bambanâ, y a grand temps, le bout por le tsalet de la Dzâu carraie. Di adon, on le re incontrâve per tui lou cârre avoué sa granta bambâna que lui terive amoue di dessus le bock (*chevalet*), et son valet, le Marc, mon couesin, bâs di dézo. D'évant dé râssi ona granta piellie, é faillhâ li fêre on tré avoué on fi rodzo por râssi bé drâi, et me n'onclio réquemândâve todzor à son valet dé râssi fenameint dé coûte le tré. On bé dzor, l'onclio que sé maufâive, vint bas di dessus le bock, avese amoue et dit u Marc :

— Yo est te le tré ? I ne le vaio pas mé.

— Le tré, répond le Marc, tot motset, le tré est dein le râsson (*scuire*).

On âtre iâdzo que râssivont u bord de tsemin de la Goletta, on villhio Angliche que passâve per lé, et que ne sâve pas on mot dé français, lâu démande le tsemin d'Huâimoz. Et mouetrâve la tserrâire ein deseint : « Yémoz ? Yémoz ? »

— Tiet mé dis-to, li fâ l'onclio ? Tâ mau ? Se tâ mau, té faut consultâ et té fêre asoigni.

On âtre coup qu'on prédicâre li âve volliu dévesâ de tsemin de ciel apré li avâi démandâ le tsemin de Plliambouâi, l'onclio sé vire contre son valet, fâ ona pecheint' eccliatâie de rire et li dit :

— Acâuta-vâi cice que couedhie mé duâitchi le tsemin de paradis et que ne sâ papi cé dé Plliambouâi. *Djan Pierro dé le Savoies.*

FOLIE DE JEUNESSE

Anotre époque de matches, de records, de prouesses de tout genre, rien ne doit plus nous étonner, pas même si M. Picard atteignait la lune un de ces quatre matins, et surtout en revenait. Records de vitesse en auto, en train, en avion; de hauteur dans l'atmosphère et de profondeur dans la mer; de légèreté unie à la puissance d'un moteur; de durée... pour un couple de danseurs; matches de tennis, de foot-ball, de boxe; prouesses de marcheurs, de cyclistes, d'équilibristes (au figuré comme au sens exact). Il ne manque que le record de la lenteur, et encore, s'il faut en croire le bon poète Verhaeren, il a été décerné,

dans son pays, à « celui qui maintint le plus longtemps une même pipe allumée ».

Ayant lu « Les Fumeurs » de Verhaeren, il vint à l'idée de l'étudiant Max de proposer un match d'un nouveau genre : il tenait à se mesurer en habileté de fumeur avec tel ou tel de ses camarades. Au cours d'une de leurs réunions, au moment où les cerveaux échauffés se donnaient toute licence, Max interrompit les discussions animées, le chassé-croisé des mots pi-quant ou légers, et d'un ton à la fois jovial et ironique, s'écra :

Mes amis, il manque de fumé ici (on se voyait encore), de la bonne fumée de pipe. Vous fumez trop paresseusement. Foin de ces suieurs méticuleux qui font tellement durer leur plaisir qu'ils s'endorment bâtement, comme des moines repus ! J'en vois, qui se négligent, brûlant allumettes sur allumettes, et qui ont besoin d'un crachoir : une « sucette » leur conviendrait mieux. Qui veut se mesurer avec moi pour expédier en fumée deux grammes de tabac, le plus rapidement possible ? Qui veut être un as de la pipe ?

La proposition est accueillie par une bordée d'exclamations. On se regarde, on s'interroge, on discute l'enjeu et on convient que le gagnant recevra une pipe en écume.

Franz, un Bernois francisé, relève le gant. Le tabac est pesé ; deux pipes ordinaires, en buis, de même calibre, sont apportées du magasin et, à un signal donné, nos deux champions commencent les opérations. Ils bouffent prestement et savamment leur fourneau, flambent allumette et tirent à qui mieux mieux sur leur tuyau d'ambre. Campés solidement sur leur siège, pour augmenter leur résistance, face à face de chaque côté de la table, ils se surveillent et s'excitent mutuellement, sous les regards amusés et narquois de leurs camarades. Leurs joues se creusent à chaque aspiration, qu'ils prolongent jusqu'à la dernière limite ; ils prennent à peine le temps d'expulser la fumée, de peur de ralentir la combustion. Ce ne sont pas des volutes bleutâtres et transparentes qui les enveloppent, mais des nuages, des tourbillons épais et compacts, au travers desquels leurs regards ont de la peine à se rencontrer.

Les bouffées s'éclaircissent... ce n'est plus que de la vapeur. Un coup sec et un petit tas de cendres piquées de braise témoigne d'un travail bien fait. L'écart de durée n'est que de quelques secondes.

La dernière pincée de tabac glisse dans le fourneau brûlant et les deux locomotives reprennent avec une nouvelle ardeur leur lancer de nuages. Les deux champions pâlissent sous l'éccœur qui les gagne ; ils domptent avec peine leur envie de cracher et leur salive et leur dégoût. Ils s'acharnent à terminer le plus tôt possible et à crâner devant la galerie, dont les remarques baissent à mesure que la fumée s'épaissit dans la salle soigneusement fermée contre le premier froid de novembre.

Franz garde son calme et de l'index exerce une adroite pression sur le foyer ; il tire longuement, en un crescendo régulier, comme un fumeur consommé, tandis que Max s'énerve et halète, aspire goulûment à s'étouffer, si bien que lorsque Franz crie « fini ! » en secouant son calumet, lui, Max, lance avec sa dernière

bouffée sa pipe à tous les diables, saute à la fenêtre pour donner essor à sa bile irritée et respirer à pleins poumons.

Et les acclamations de retentir : Honneur à la vieille garde bernoise, que l'air du bon Pays de Vaud a rendue invincible !

Revenu à lui-même, Max avoue la folie d'une telle gageure : elle pourrait bien, dit-il, me dégoûter à jamais de la pipe et même du tabac.

— Et marquer le début de l'ère des économies, lui répond-on. A quelque chose folie est bonne.

— Parlez-moi, ajoute Max, d'une pipe bien culotée, dégustée à tout petits coups, à petit feu couvé sous la cendre, d'une pipe qui ne vous laisse que l'arôme du tabac et de la clarté dans l'esprit.

A. Gaillard.

LUVI ET SA LISETTE

*Lo Luvi et la Lisette
N'ont jamé bin pu s'accordâ :
On les ouïessâi disputâ
Le tsecagne reinmodâve..*

*Por çosse, por cein,
Por dei rein
Ti lè dzo et fêre la chetta ;
Mâ vœuequie qu'on part dè tein
Lo Luvi l'è mau ein train :
Paret que lo medzi lâi grâve,
Que l'a dâo mau à soclliâ*

*Et que châ
Tot coumeint ào mécanique...
Mâ po lo visitâ, bernique !
L'ont, pardieu, terî lo verrou,
Et se lameintant ti lè dou :
Lo Luvi, lo pourô gaillâ,
Tant l'a pouâire de trépassâ,*

*Et la Lisette
Tant l'a pouâire que s'ein remette !*

Sami.

UNE DAME ET SON CHIEN

LE n'apprendrai rien à personne en disant qu'il est des voyageurs rudement sans gêne et que ces voyageurs sont parfois sans s'en douter, les persécuteurs des gens timides.

Par exemple, il vous est certainement arrivé de vous sentir, en chemin de fer ou en tramway, écrasés par un gros monsieur qui s'étale sur la banquette... ou par une dame qui vous marche sur le pied.

Une histoire symbolise très bien cette constatation ; elle est connue.

Un Anglais (les Anglais sont renommés pour leur sans-gêne), porteur d'un panier en osier, entre dans un compartiment de chemin de fer et, au lieu de poser son colis dans le filet au-dessus de lui-même, a soin de le placer au-dessus d'un placide voyageur installé en face de lui.

Le train roule. Soudain, quelques gouttes tombent sur le visage du voyageur placide. Celui-ci, curieux, intrigué, s'informe auprès du propriétaire du panier :

— Whisky ?

— Nô... répond l'autre... Fox-terrier.

C'est à cela que je pensais l'autre jour en voyant entrer dans notre compartiment une dame et son chien.

Elle commença beaucoup moins par nous de-

mander la permission de s'installer avec son basset que par nous assurer de la sagesse et de la propriété de celui-ci.

Le silence des peuples, dit le proverbe, est la leçon des rois. Notre silence ne parut être aucune leçon pour la dame qui se campa dans le quatrième coin du compartiment. Le coin d'en face était occupé par moi-même, et les deux coins du bout par un ménage de bons paysans qui me parurent timides, les malheureux !

Fly, c'était le nom du chien, commença, comme il convenait, par se hisser sur la banquette à côté de sa maîtresse à qui il voulut donner des marques touchantes de son affection. Mais celle-ci le repoussa énergiquement en lui disant :

— Retire-toi... tu vas me salir.

Fly se le tint pour dit et demeura un instant l'oreille basse et la queue immobile, comme tout chien qui éprouve du chagrin.

Mais sa nature expansive ne pouvait se satisfaire d'une pareille immobilité. Fly jeta de mon côté un regard scrutateur ; mais je ne lui plus sans doute pas... et puis j'avais une canne que, par mégarde, j'avais gardée entre les jambes... Cette canne ne lui dit rien qui valut.

Il reporta donc son inspection de l'autre côté, vers les deux braves gens qui ne cherchaient point du tout, je l'assure, à gagner ses bonnes grâces.

Le basset se sentit bientôt en confiance ; son œil s'éclaira, sa queue frétilla, et puis, houp ! d'un bond il fut sur la banquette d'en face, d'un second bond près de la paysanne endimanchée qui poussa un cri de terreur.

— Oh ! ne craignez rien, Madame, dit la maîtresse du chien, Fly n'est pas méchant.

— Il n'a pas de puces, au moins ? s'informe, inquiète, la bonne femme.

— Oh ! comment pouvez-vous croire ?

Et la dame, très digne, se replonge, sans plus de gêne, dans la lecture d'un passionnant roman.

Fly, lui, de plus en plus à l'aise, se serrait contre la voyageuse, laquelle se serrait contre la portière et, de temps à autre, jetait un regard éperdu à son mari aussi timide qu'elle.

Fly perdait ses poils avec une insolente sévérité ; et bientôt, non content d'en gratifier sa voisine en se blotissant contre elle, il lui prit fantaisie de se glisser sur ses genoux.

La femme poussa un nouveau petit cri de terreur ; mais la dame, sans même lever les yeux de son livre, et avec une certaine impatience dans la voix, répéta :

— Je vous dit qu'il n'est pas méchant.

Cela ne faisait point, comme on pense, l'affaire de la paysanne qui, en désespoir de cause, se leva, céda sa place à Fly, et s'en alla dans le couloir.

La dame lisait toujours.

Le basset, bien éduqué par sa maîtresse, s'installa moelleusement sur le coussin devenu libre.

Ce ne fut toutefois point pour longtemps.

Ce chien-là avait une mentalité conquérante. Il rouvrit bientôt l'œil, sembla sourire à l'homme qui était devenu son vis-à-vis, et bientôt s'élança sur les genoux de sa nouvelle victime.

A l'exclamation que celle-ci poussa, la dame daigna lever un instant les yeux et répéta, de plus en plus impatiente :

— Il n'est pas méchant... et il est très propre !

Sans oser protester, l'homme garda donc l'animal. Mais au bout de peu de temps, je vis l'homme donner des signes évidents d'agitation ; il se secouait, il se grattait...

Bientôt, lui aussi prit le parti de laisser le champ libre à l'envahisseur ; il alla rejoindre sa femme dans le couloir et je l'entendis qui lui disait, en se grattant encore :

— Je t'assure que j'ai attrapé des puces.

La dame était toujours plongée dans sa lecture et Fly dormait déjà du sommeil du juste sur le coussin conquis.

J'ignore si le basset aurait tenté aussi l'expulsion de votre serviteur, le dernier étranger du compartiment.

En tout cas, s'il en rumina le projet, il n'eut pas le temps de l'exécuter, car nous arrivions au terminus.

Et je me promis de rapporter aux lecteurs du *Conteur* cette petite histoire d'une dame qui ne se gênait pas et de son chien qui se gênait encore moins.

C. B.

Au téléphone. — Un brave campagnard, le père Larfouillat, est à Paris avec sa femme.

Ayant une visite à faire, le père Larfouillat a laissé son épouse à l'hôtel et s'est mis en route.

Il est reçu très aimablement et son hôte l'invite à déjeuner.

— J'veux bien, mais comment que j'vas ty prévenir ma jeune femme ?

— Vous n'avez qu'à lui téléphoner que vous ne rentrez pas déjeuner... Tenez, voici l'appareil.

— Là-dessus, l'ami pousse le campagnard dans sa cabine téléphonique, oubliant que le brave homme n'a que de très vagues notions sur le fonctionnement de l'appareil.

Un peu déconcerté, Larfouillat sonne, décroche le récepteur et crie : « Allô, allô ! » comme il a vu faire à d'autres.

— Allô ! répond une voix... vous désirez ?

— Je voudrais causer avec ma femme, répond Larfouillat.

— Quel numéro ? demande la voix.

— Quel numéro ! fait Larfouillat hors de lui, vous pensez donc que j'en ai trente-six.

NAISSANCE DU VIN

La vigne a deux légendes : l'une païenne et l'autre biblique.

Dyonisos était un personnage de la mythologie grecque, fils de Jupiter et de Sémélé. C'est lui que les Romains appellent Bacchus, dieu du vin. Il eut, en effet, d'après la légende, à soutenir un terrible combat contre les géants qui étaient en révolte contre Jupiter. Après avoir absorbé des quantités considérables de vin, Bacchus se rendit au combat et fit preuve d'une telle furie qu'il mit les géants en déroute...

Et c'est ainsi que fut inventé le vin...

Assez différente est la version biblique de cette invention.

On raconte que lorsque Noé planta la vigne, un démon vint près de l'arbuste et, soufflant dessus, le dessécha. C'est alors qu'un envoyé du Ciel aurait apparu à Noé pour lui dire :

— Si tu veux que cette vigne renaisse, choisis sept animaux, tue-les et arrose la vigne avec leur sang...

C'est alors que Noé qui depuis l'affaire de l'arche s'y connaissait particulièrement bien en fait d'animaux, prit un lion, un ours, un tigre, un chien, un renard, une pie et un coq. Il les tua sans difficulté et arrosa la terre de leur sang. L'arbuste revint à la vie et bientôt de belles grappes de raisin apparurent au milieu de son feuillage. Mais ce raisin contenait sept propriétés différentes provenant des sept bêtes égorgées.

Et voilà pourquoi, dit-on depuis lors, l'homme enivré est courageux comme un lion, fort comme un ours, colérique comme un tigre, hargneux comme un chien, rusé comme un renard, bavard comme une pie et criard comme un coq...

Le père Noé ne fut pas très adroit, en vérité, car ses sept animaux ont moins donné leur vertus que leurs vices.

Mais la légende est jolie et sa conclusion tout au moins ne manque ni d'humour, ni de vérité...

LA DELEGATION DE BRANTIGNY

(Suite à « Une séance mémorable » du No 42.)

 A municipalité de Brantigny avait fixé le départ de la délégation communale pour Berne au samedi 27 octobre. En furent partie : le syndic, comme de juste ; le boursier, parce que l'on avait décidé que, pour ce voyage, il y aurait une bourse en commun et que l'on savait que le trésorier était plutôt « rateau » que dépensier ; puis, l'assesseur, partisan de la proposition d'aller à Berne, pour protester auprès de ces Messieurs contre l'impôt sur les vins. Et pour finir, Albert Berdouillet, le chef de gare, parce qu'il savait l'allemand.

La veille, déjà, Françoise, la femme du syndic, que ce voyage en perspective avait passablement « engrangée », avait cependant préparé la valise de son homme. A ses yeux, cette délégation était encore une de ces manigances où les femmes sont tenues à l'écart. Donc, ça ne pou-

vait rien donner de bon. Tout en emballant, elle songeait : — Berne, c'est du côté des Allemands. Il doit y faire plus frais que chez nous. Ça fait que... j'y mets son broussot. Avec tous ces tunnels à perte de vue et ces courants d'air, c'est plus prudent. Elle n'eut garde d'oublier un saucisson d'un calibre respectable, cuit la veille, puis une topette de kirsch. — Si ces Bernois ne leur donnent que de la choucroute, que mon homme ne supporte pas bien, un petit verre de notre eau-de-cerises ne peut pas lui faire du mal. Puis, elle ajouta encore quelques poires beurrées grises, en se disant que si son homme avait soif pendant la nuit, il penserait au moins à sa Françoise.

Le lendemain à 6 heures, Hans, le domestique du syndic, se tenait prêt devant la maison de son maître, avec le char à banc attelé de la « Grise » munie de sa grelottière. On ne pouvait prendre le petit tortillard local pour descendre à Lausanne, car on serait arrivé trop tard pour le direct. Le syndic était prêt et les trois autres venaient d'arriver, chacun muni d'une valise volumineuse, comme s'ils partaient pour le tour du monde. Hans claqua du fouet et la Grise, de son trot régulier, emporta la délégation sans se douter de la précieuse charge qu'elle avait l'honneur de conduire à la capitale. Le maréchal, déjà devant sa forge, leur cria au passage : « Bon voyage ! Tenez voir de dresser un peu ces ours de Berne et de nous en ramener de ceux qui sont en bûche. »

En gare de Lausanne, le boursier, auquel chacun avait versé une avance, alla prendre les billets, pendant que ses compagnons s'installèrent dans un wagon. Au coup de palette du chef de gare, le train s'ébranla et voilà en route nos quatre Vaudois, chargés d'une mission presque diplomatique auprès de ces Messieurs de Berne. La gare de La Conversion à peine dépassée, Daniel du Crêt, l'assesseur, ouvrit sa valise et en tira une bouteille.

— Passe-moi voir ton tire-bouchon, syndic ! Je n'ai pas eu le temps de déjeuner et je me sens tout moindre.

Un jeune couple, à l'allure de deux pigeons s'aimant tendrement, était monté à Palézieux, dans le même wagon et s'était installé sur la banquette d'en face. A la sortie du long tunnel de Vauderens, on vit les deux tourtereaux, surpris, qui s'embrassaient comme s'ils étaient chez eux. L'assesseur, célébataire récalcitrant, en voyant ce bécotage, leur dit :

— Il me semble qu'on a fait ce tunnel un peu trop court. Vous n'avez seulement pas eu le temps de vous expliquer comme il faut. Si jamais je me marie, je prendrais, pour mon voyage de noce, un abonnement de huit jours, valable entre Lausanne et Fribourg. Comme ça, avec les tunnels de Grandvaux, de Chexbres et celui de Vauderens, tous les jours, aller et retour, j'en aurais au moins pour mon argent, si je tombe sur une femme qui veut bien se laisser embrasser.

Cet intermède plutôt comique avait mis nos compagnons de fort belle humeur et la seconde bouteille, fournie par l'assesseur, fut bue à la santé des amoureux qui descendirent à Fribourg. Le syndic avait découvert dans sa valise le saucisson. A l'arrêt de cette gare, on envoya Albert à la recherche de petits pains, puisqu'il connaissait des langues étrangères. Une troisième bouteille, fournie cette fois par le boursier, facilita ces « dix heures » improvisés et appréciés par des connasseurs.

Demi-heure après, le train entra en gare de Berne.

— Nous voilà arrivés, dit Berdouillet. Maintenant, il ne s'agit pas de se perdre. On va mettre nos bagages chez mon ami Handgepäck qui me connaît bien et qui nous arrangera pour les prix. Ensuite, on ira se « royaumer » par la ville, avant d'aller au Palais fédéral pour nous expliquer avec Monsieur Chouttehesse et ses collègues de bureau.

Tout en déambulant le long des arcades, l'assesseur lisait les inscriptions sur les devantures : Restaurant, Coiffeur, Tabac, Charcuterie, Con-